

XYZ. La revue de la nouvelle

In memoriam

Marie-Claire Dewarrat



Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dewarrat, M.-C. (1989). *In memoriam*. XYZ. La revue de la nouvelle, (17), 24–31.

Le rire est la seule chose dont la mort puisse avoir peur.

Stephen King

À mon fils Rémy, qui me fit un jour cadeau de cette veuve et de ses embarras...

Trop à gauche.

Soigneusement frotté par la femme de ménage, le cadre d'argent brillait d'un éclat doux sous la lumière de la lampe. Les bords arrondis qui maintenaient la plaque de verre sur le visage d'Antoine captaient le rayonnement et l'étiraient en quatre baguettes d'or. La dentition d'Antoine paraissait singulièrement vivante dans ces reflets artificiels; ses traits reprenaient vie et son rire éclatant, papillon d'ivoire, aurait pu s'envoler de l'élégant porte-photo.

Mais celui-ci était placé bien trop à gauche.

Le miroitement du cadre devait prolonger immédiatement le coin supérieur du sous-main, parallèlement au rectangle rouge de l'agenda et vis-à-vis du pied de la lampe posée à droite.

Exactement.

Voilà comment devait se présenter le paysage du bureau de Cécile sous peine de malaise pour elle. Les crayons en désordre, les feuilles éparses et l'amas de journaux qui s'amoncelaient là du vivant d'Antoine lui avaient toujours paru comme de multiples agressions dirigées contre son sens personnel de l'ordre et de l'architecture des choses.

Maintenant, le bureau restait tel qu'il devait être, net, impeccablement ordonné. De même que la bibliothèque. La penderie. La salle de bains. Et chaque jour de la vie.

Cécile déplaça donc la photographie jusqu'à ce que sa position déclenchât dans son œil un parfait équilibre des proportions. Puis elle rejeta un peu la tête en arrière pour mieux savourer l'ensemble. Elle ressentit un plaisir intense, presque physique, en détaillant l'orientation et

l'aspect des quelques objets choisis pour orner sa table de travail: le bon goût ne lui ferait jamais défaut. Elle pouvait à nouveau tirer fierté de ce talent, sans craindre les railleries d'Antoine qui avait consacré le meilleur de son énergie à hisser la pagaille au rang de philosophie.

Avant d'éteindre la lumière, elle rabattit le feuillet du calendrier pour avoir sous les yeux, dès son réveil, la date exacte du jour à vivre.

Une unique ligne manuscrite barrait la page de l'agenda: messe pour Antoine. Point d'autres rendez-vous: ni coiffeur, ni thé chez Alice ou Suzanne, ni rencontre tricotante au profit des dévêtus du Tiers-Monde. Juste cette messe. Pour Antoine.

Mais où? À l'église paroissiale? À Sainte-Lucie? Ou à la chapelle du Sacré-Cœur? Et à quelle heure?

Cécile restait bouche bée devant tant d'imprécision. Elle douta même un instant d'avoir pu inscrire ce message sans autres coordonnées. Tel quel, il était inutilisable. À quoi bon savoir qu'une messe serait dite demain à la mémoire d'Antoine si elle ne savait pas où ni quand?

Pourtant, il s'agissait bien de son écriture. Elle ne parvenait pas à admettre une pareille étourderie de sa part. Feuilletant l'agenda, elle remonta le temps d'une ou deux semaines, puis d'un mois: chaque activité passée y était consignée, assortie d'heures et d'endroits précis, accentuant l'extraordinaire flou de cette annotation dont elle était, apparemment, responsable.

Tout le contentement né de la belle ordonnance de son bureau l'abandonna. Contrariée, Cécile pesa sèchement sur l'interrupteur; elle remplaça sa chaise en face du sous-main et passa dans sa chambre à coucher.

Elle entrouvrit les rideaux, releva quatre articulations du store métallique, juste assez pour une bonne aération de son sommeil, et se mit au lit. Comme chaque soir, elle lut cinq pages mais cela ne lui procura pas la détente habituelle: elle ne put se débarrasser de son agacement. En refermant son livre, Cécile admit qu'il lui faudrait bousculer toute une partie de sa matinée du lendemain: elle se lèverait plus tôt, puis se rendrait à l'église paroissiale pour y consulter le tableau d'affichage; avec un peu de chance, la messe pour Antoine serait peut-être célébrée sur place. Sinon, elle aurait juste le temps d'atteindre un des deux autres temples avant le premier office. Mais il était également possible que cette messe soit un office du soir... Quel ennui!

Quand la pendulette de chevet indiqua vingt-deux heures, Cécile éteignit la lumière et s'endormit.

Elle s'éveilla n'importe quand.

Il faisait déjà jour mais le réveil n'avait pas encore sonné.

Dès qu'elle fut assez consciente pour abandonner tout à fait le sommeil, Cécile s'aperçut que sa mauvaise humeur de la veille avait résisté au repos. Elle s'étonna de la retrouver si vivace, comme si les heures de la nuit n'avaient passé que pour elle, endormie, et non pas pour le sentiment si vif d'agacement. Mais elle sentait qu'une autre motivation donnait plus d'ampleur à sa contrariété. Elle essaya de découvrir cette raison profonde tout en ayant peur de la reconnaître.

En s'habillant à la hâte, elle se disait qu'un simple oubli n'aurait pas dû la rendre aussi nerveuse. Après tout, elle pouvait se servir du téléphone pour appeler Monsieur le Doyen ou le sacristain: eux sauraient la renseigner très vite. Elle comprit alors qu'elle s'entêtait à vouloir sortir, imaginant que la marche dans le petit matin lui détendrait les nerfs. Son agacement monta d'un cran quand elle s'aperçut que marcher n'était qu'un prétexte: en réalité, elle tenait à compliquer cette affaire toute banale. Elle exigeait même que cela bouleverse ses habitudes matinales et, pourquoi pas, sa journée tout entière. Ainsi son énervement résulterait d'une cause logique.

Elle interrompit son raisonnement juste avant de se rendre compte qu'elle ne voulait pas voir d'autres sources à sa contrariété qu'un peu de remue-ménage dans son emploi du temps. Elle voulait ignorer que cet état d'esprit lui était en fait bien connu: une fois de plus, Antoine semait le trouble dans son existence. Bien involontairement sans doute, mais tout de même, c'était lui qui, finalement, se trouvait à l'origine de ce désordre.

Quand Cécile sortit du jardin, le brouillard la saisit d'un frisson. Il embuait toute la rue d'une haleine glacée, aveuglant les fenêtres, ternissant la peinture des portails et des voitures en stationnement le long du trottoir, suintant en gouttelettes sur le feuillage des lilas.

Cécile marchait rapidement. Elle contourna le pâté de maisons et quitta son quartier. À quelque distance de l'église paroissiale, le brouillard devint jaune, puis doré; enfin, léger, léger, il se fondit dans le subit embrasement du soleil. Les clochetons, les tours, les toits vertigineux en étaient tout illuminés tandis que la porte massive, le

porche et la rosace demeuraient dans l'ombre. Cécile eut l'impression de s'immerger dans une poche de nuit subsistant à l'entrée de l'édifice.

À l'intérieur, les vitraux éclaboussaient les voûtes d'une aurore chatoyante. Cécile n'y prêta guère attention. Elle se dirigea vers un bas-côté, trouva l'étincelle rouge de la minuterie et fut aussitôt éblouie par l'éclat d'un néon mauve.

Le tableau d'affichage se trouvait suspendu au-dessus de tout un assortiment de brochures et de livres pieux. Elle suivit d'un doigt la liste des jours depuis le dimanche précédent: le nom des morts ou de leur famille s'étira sous son ongle.

Messe du mardi, vingt heures: pour Albert et Julie Rabou, la famille Maurice Dutour, Gaston Bard, Antoine et Cécile Épervent.

Non.

Messe du mardi: pour Albert et Julie Rabou, la famille Maurice Dutour, Gaston Bard, Antoine «et Cécile» Épervent.

Mais non. Aujourd'hui, ce n'est peut-être pas mardi?

Bien sûr, c'est mardi. Rappelle-toi l'agenda.

Messe pour Antoine «et Cécile» Épervent.

Ce soir.

Mardi.

Vingt heures.

Voilà.

Cécile bascula sur une chaise et s'y tint tassée, l'œil rivé sur la ligne concernant le mardi: Antoine «et Cécile» Épervent.

Il ne pouvait s'agir d'une plaisanterie: les farces de ce genre et en cet endroit étaient impossibles. Alors une erreur? Le sacristain pressé, dactylographiant la liste et mêlant les prénoms du bénéficiaire de la messe et de celle qui la payait... Plausible.

Cependant, ces quatre mots paraissaient si évidents, leur regroupement à ce point logique que Cécile n'arrivait pas à croire à une banale erreur. C'était la seule explication logique de cette dédicace funèbre.

Cécile se leva et tourna le dos au tableau d'affichage avec la volonté farouche de s'interdire la relecture du papier: elle en parlerait ce soir au

Doyen mais d'ici là, elle saurait s'imposer de ne plus accorder une seule pensée à cet incident. Avec soulagement, elle retrouva sa mauvaise humeur augmentée par l'obligation de revenir à l'office du soir; elle s'y glissa comme dans un vieux vêtement confortable et quitta l'église au moment où la minuterie s'éteignait.

Finalement, la matinée de Cécile n'était pas complètement perdue. D'un pas vif, elle reprit le chemin de sa maison.

Bleu et or, le printemps s'installait. Des couleurs oubliées reverdissaient dans les parcs; des échos perdus d'oiseaux et de fontaines s'égouttaient dans les rues; des odeurs d'herbes humides et de pavés chauds se coulaient entre les maisons et les jardinets.

Cécile résistait mais, à trois pas de chez elle, elle admit qu'aucune matinée de sa vie n'avait été pareille à celle-ci. Elle se hâta de refermer sa porte avant de céder à l'anarchie de ces impressions trop suaves pour être réelles.

À l'aller comme au retour, elle n'avait rencontré personne. Heureusement, car elle n'avait pas envie de dire bonjour à quiconque aujourd'hui.

Elle rangea sa cuisine, retendit soigneusement les draps de son lit et se prépara un repas léger en guettant le facteur. Elle eut beau regarder souvent par la fenêtre en mettant le couvert et en tournant la salade, elle ne le vit pas passer. Cécile haussa les épaules et se mit à table.

De midi à deux heures, elle s'allongea sur le divan du salon.

La sieste de chaque jour lui procurait assez d'énergie pour s'occuper ensuite jusqu'au soir de plusieurs travaux d'écritures comptables qu'elle tenait pour une boutique d'art du centre de la ville. Cela quand elle ne sortait pas pour rencontrer ses amies ou flâner dans une exposition. Avant de se mettre à l'ouvrage, elle se détendait, abandonnée sur les coussins, s'appliquant à ne suivre que d'agréables pensées.

Mais aujourd'hui, Cécile s'endormit comme on se noie.

Elle rêva confusément de chapelles, de cierges qui refusaient de s'allumer, et d'Antoine, riant à gorge déployée de son embarras. Entre deux hoquets, il lui expliquait que tout cela n'avait aucune importance et, aussi stupéfiant que cela paraisse, Cécile était prête à le croire.

Elle s'éveilla péniblement, avec le sentiment de s'arracher à un confort physique et mental tellement parfait que cet effort la mit au bord

de la nausée. Elle se sentait lourde et gauche, comme quand, au sortir de l'eau, on retrouve la densité de son corps. Elle s'installa à son bureau mais son travail fut loin d'être efficace: il était seulement question d'aider le temps à passer jusqu'au soir. Cécile répondit à quelques lettres, tria des prospectus et vérifia une partie des comptes de son employeur sans que sa lassitude ne la quitte. Pour combattre cette insolite envie de dormir, elle mit de l'ordre dans ses tiroirs parfaitement rangés, puis elle appela l'une ou l'autre de ses amies. La sonnerie du téléphone grelotta longuement dans des appartements déserts: ni Alice, ni Suzanne, ni Clotilde ne répondirent. L'ennui se fit un peu plus pesant.

Les contrariétés accumulées depuis hier soir se dissolvaient dans ce climat de torpeur. Cécile y vit un moyen de réagir: elle évoqua minutieusement chaque détail, tâchant d'accentuer le relief d'un événement, puis d'un autre, jusqu'à ce que l'agacement ravivé lui rendît son énergie. Elle parvint rapidement à une sorte de fébrilité coléreuse si vive qu'elle ne put s'en tenir là: quelques brindilles supplémentaires et le feu reprendrait.

Et pour trouver ces brindilles, elle n'avait qu'à se souvenir d'Antoine: pour elle, la vie de cet homme n'avait été qu'une succession de contrariétés, d'agressions dirigées contre sa vision rationnelle de l'existence. Cécile s'installa en face de sa mémoire et, dix souvenirs plus loin, elle avait atteint un point de fureur extrême mais contrôlée.

Il y avait eu l'élevage de chatons siamois au fond de l'armoire Louis XV qui lui venait de sa grand-tante; puis la mise en ordre d'une collection de timbres interdisant, trois mois durant, l'ouverture des fenêtres de la salle à manger. Avant, ou après, il avait fallu vivre l'invention d'une marmite de terre cuite capable de conserver leur goût et leurs vitamines à des nourritures variées mais régulièrement incrustées dans le plafond de la cuisine après éclatement des prototypes. Plus tard se situait l'achat d'un autobus dans lequel Antoine prétendait habiter durant le week-end; et la création d'une serre tropicale à la place du garage démoli par une bétonneuse d'où était censé sortir le mur qui devait le consolider. Enfin, bouleversement suprême, il y avait eu la mort d'Antoine au moment où son médecin et lui avaient décidé qu'il était absolument guéri. Aujourd'hui s'ajoutait la messe, à suivre au petit bonheur, pour l'amour de ce cher disparu.

Cécile regarda rageusement sa montre: dix-neuf heures. Elle avait juste le temps de s'habiller pour être à l'heure, surtout si elle passait au cimetière avant l'office: après, il ferait nuit... Elle n'alluma qu'une seule

lampe dans l'appartement curieusement frais malgré les radiateurs brûlants; elle ne l'éteignit pas en sortant.

Le mouvement de la clé résonna fort dans le jardin silencieux. L'ombre violette du soir obscurcissait déjà l'angle des maisons. Au bout de la rue, Cécile s'arrêta pour reprendre son souffle. Jetant un coup d'œil en arrière, elle s'étonna un peu de n'apercevoir aucune lumière à ses fenêtres. Il lui sembla même ne pas pouvoir distinguer sa maison. La nuit tombait bien vite...

Aménagé sur une colline derrière l'église, le cimetière bénéficiait d'un coucher de soleil prolongé. Il restait, au fond du ciel, un peu de pourpre et d'or allumant de courtes flammes sur les marbres miroirs.

Cécile se hâta le long de l'allée déserte, tourna à gauche, trébucha dans un sentier plus étroit et parvint en face du monument de son mari. Elle inclina la tête, jeta un signe de croix sur le bouquet d'immortelles en songeant qu'il lui faudrait apporter des tulipes. Elle inspecta la tombe pour s'assurer que tout était en ordre. Puis elle ouvrit la bouche, les yeux, les mains et s'accroupit sur le sol, hallucinée:

Antoine Épervent 1930-1985
et son Épouse bien-aimée
Cécile Épervent-Bol 1933-1988

Il restait bien assez de jour pour qu'on distingue tous les mots, tous les chiffres, tous les accents et les traits de cette horrible mystification.

Ramassée sur elle-même, Cécile se sentit très mal. Incapable de détacher son regard de l'inscription funéraire, elle se balançait doucement. Elle resta ainsi jusqu'à ce que la dernière traînée rouge du soleil soit devenue grise.

Alors, elle sembla comprendre que sa découverte du matin et celle de ce soir étaient tellement inadmissibles qu'il lui fallait trouver un responsable, immédiatement, sous peine d'étouffer de rage. Elle se releva comme un ressort qu'on détend, empoigna le vase à fleurs et, de toute la force de sa colère, elle le lança sur le granit où il éclata. Quand elle se pencha pour remplir une fois encore sa vue de cette odieuse inscription, Cécile remarqua une large coupure à sa jambe gauche; son genou aussi était profondément écorché, saignant sur la soie déchirée de son bas. Mais elle ne ressentait rien: ni douleur, ni brûlure, ni la tiédeur du sang qui s'écoulait pourtant jusque sur sa chaussure.

Elle haussa les épaules et se mit à courir vers l'église. Dans les cyprès, le vent se leva avec un petit rire.

Hors d'haleine, elle entra sous le porche, poussa le ventail qu'elle laissa retomber derrière elle sans le retenir. Cela produisit un choc sourd sous les voûtes qui n'en finirent pas de l'amplifier. Chaudement illuminé de cierges, le chœur rayonnait autour de la silhouette blanche du curé. Peu de monde dans les bancs, pas plus d'une dizaine de personnes.

Cécile s'approcha, haletante, sans se soucier de son souffle bruyant ni du claquement de ses talons sur les dalles de pierre. Elle se laissa tomber derrière les fidèles agenouillés, gémit tout haut et s'obligea à faire le vide dans son esprit dévasté.

Le prêtre parla:

— Mes chers amis, nous prierons ce soir pour le repos des âmes de Monsieur Antoine Épervent et de son Épouse Cécile, décédée hier soir à son domicile. Que Dieu les réunisse enfin dans sa lumière.

Alors le vent des cyprès, et l'écho des voûtes, et le rire titanesque d'Antoine emplirent l'église et les oreilles de Cécile qui s'étonna simplement d'être morte et de ne pas l'avoir su.

Marie-Claire Dewarrat. Originaire de Romanens, en Gruyère, canton de Fribourg, mais née en 1949 à Lausanne. Premières publications: des poèmes dans les *Florilèges fribourgeois* (1979, 1980, 1981). Elle publie ensuite des nouvelles, *l'Été sauvage* (L'Aire, 1985 — Prix de la Bibliothèque pour tous 1986) et un roman, *Carême* (L'Aire, 1985 — Prix Michel-Dentan 1987). En préparation: des nouvelles fantastiques sur le thème du couple. Le texte qui paraît dans ce numéro d'XYZ est tiré de ce travail en préparation.